

Staszic, Stanisław

L'introduction à l'édition polonaise des "Epoques de la nature" de Buffon

Organon 34, 31-43

2005

Artykuł umieszczony jest w kolekcji cyfrowej Bazhum, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych tworzonej przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego.

Artykuł został zdigitalizowany i opracowany do udostępnienia w internecie ze środków specjalnych MNiSW dzięki Wydziałowi Historycznemu Uniwersytetu Warszawskiego.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.



Stanisław Staszic (Pologne)

L'INTRODUCTION
A L'ÉDITION POLONAISE
DES «ÉPOQUES DE LA NATURE» DE BUFFON [1786]*

Les pensées du traducteur

Les *Époques de la Nature* furent destinées aux savants. Je n'ai pas traduit ce texte en ayant en vue la masse de ceux qui, comme les castors suivent leur pères, construisent et pensent toujours de la même manière: les imbéciles ne comprendront rien à ce livre. Je ne l'ai pas traduit pour ceux qui ne savent pas penser, ni pour ceux qui se complaisent dans l'ignorance; pas plus ce livre ne séduira ceux qui s'effraient que d'autres pensent. Quant à moi, j'ai peur de ces personnes. Pour mon bien et le leur, je les préviens, ils ne doivent pas lire ce livre qui ne fera que les fâcher. Enfin, je n'ai pas traduit ce livre pour ceux qui ont peur de penser puisque, ici, ils se verront contraints de penser. J'ai traduit cette œuvre pleine d'esprit en ma langue maternelle pour tous ceux qui aiment et qui savent penser, pour ceux chez qui la curiosité est devenue un besoin vital, pour ceux qui aiment la vérité.

La lecture de cette œuvre déplaira à ceux qui sont comme les castors. Mais ceux pour qui la pensée est la nourriture de l'esprit, ceux qui aiment la clarté et la respectent comme une chose rare, propre aux seuls grands esprits qui, par elle, généralisent leurs pensées, ces gens-là auront soif de lire les *Époques de la Nature*. Ils vont y découvrir la marque de cet esprit qui, parmi un grand nombre de pensées, choisit, compare, sépare les vérités générales et les détails et, enfin, s'élevant au-dessus de tout, forme une pensée universelle. Ainsi, la nature unit les effets aux opérations générales et les relie pour dégager une cause universelle.

Nous avons déjà plusieurs ouvrages qui ne reposent pas uniquement sur des spéculations mais aussi sur de nombreuses expériences. Ces œuvres s'appuient sur des effets évidents: tout l'enchaînement de pensées s'y fonde

* Durant la vie de Staszic, la traduction polonaise des *Epoques de la Nature* a été éditée à trois reprises: en 1786, 1803 et 1816. L'édition de 1816 nous informe que cet ouvrage fut traduit par Staszic en 1784, mais d'après certains biographes, par ex. Z. Wójcik, *Stanisław Staszic – organizator nauki i gospodarki*, Stowarzyszenie Wychowanków Akademii Górniczo-Hutniczej im. Stanisława Staszica w Krakowie, Kraków 1999, la traduction était déjà prête quelques années auparavant. Traduite et commentée par Thierry Hoquet (Paris), Piotr Daszkiewicz (Paris) et Radosław Tarkowski (Cracovie). La base de traduction: *Epoki Natury przez Pana Buffon wydane w języku francuzkim przez X. Stasica wytłumaczone na język polski, z dodaniem myśli, i niektórych uwag. W Warszawie 1786. Nakładem i Drukiem Michała Gröllla, Księgarza Nadwornego J. K. Mci.*

sur quelques vérités générales. De tels ouvrages sont nécessaires pour l'instruction du peuple qui commence à s'éclairer. Mais pour acquérir ces bases solides, il faut faire preuve d'attention et ne pas ménager sa peine.

Je connais le défaut de mes compatriotes. J'observe la manière dont ils sont élevés. Je vois qu'ils n'aiment pas travailler, mais veulent seulement s'amuser. A cause de ce défaut, il me semble que parmi tous les bons livres de science, seuls les écrits de M. Buffon pourront à la fois les amuser et les instruire. Ses livres nous inciteront à observer et à créer des idées générales au moyen de la comparaison d'idées simples; c'est-à-dire ils inviteront à la recherche de la vérité fondamentale et universelle. Dans cette recherche le lecteur deviendra même curieux et apprendra à penser. C'est ce qui m'a poussé à traduire les *Époques de Nature*.

Lorsque nous commençons à réfléchir, lorsque nous sommes désireux d'apprendre, il importe surtout de prendre un bon départ. La justesse de notre raisonnement et de nos habitudes dépend de ces commencements. C'est pour cette raison que le choix de la traduction de livres est si important¹.

On trouve aujourd'hui beaucoup de livres traduits en polonais, mais parmi ces traductions, il y a malheureusement peu de livres utiles. A quoi nous servent-elles toutes ces romances et ces comédies si nous manquons de faits exacts et importants? Un architecte raisonnable construit d'abord les fondements et les décorations ne sont réalisées qu'à la fin de l'ouvrage. Une société raisonnable protège d'abord la propriété de chacun, établit les lois et ne s'occupe qu'après du confort. De même, dans l'éducation, il faut d'abord former le caractère, ensuite seulement s'occuper des sciences nécessaires et utiles et ne chercher les informations agréables et amusantes qu'en dernier lieu. Il me semble (si je ne m'abuse pas) que nous avons négligé de forger le caractère. Comme nous détestons le travail, nous connaissons très peu les sciences utiles. Cette paresse génère l'ennui et exige le divertissement, de même que les petits enfants réclament des jouets.

Dans chaque science les premières vérités, prises comme fondements, sont comme les troncs qui indiquent à un homme perdu dans une forêt qu'une maison est à proximité. Ce n'est que grâce à ces premières vérités que nous pouvons devenir savants, augmenter nos connaissances, perfectionner nos savoirs, chercher et découvrir des vérités cachées. Ainsi, en utilisant une boussole, un navigateur cherche et découvre de nouvelles terres.

Si nous n'apprenions pas certaines règles, assurées et évidentes, si nous ne connaissions pas les vérités premières et universelles de chacune des sciences, si au départ nous n'assimilions pas les pensées bonnes et générales, nous pourrions alors continuer à tenir des propos sur la justice et sur l'humanité mais nous deviendrions injustes et inhumains. Nous causerions alors de tout,

¹ La Commission d'Éducation, grâce à laquelle aujourd'hui déjà la Pologne dispose d'une éducation publique meilleure que celle de la France, a su faire ce choix. Elle doit choisir les livres dans divers domaines et juger lesquels sont les plus nécessaires à notre pays. Elle doit annoncer publiquement que ceux qui désirent traduire tel livre doivent en traduire un ou deux chapitres. Elle choisira la meilleure traduction et confiera à son auteur la traduction en prenant en charge les frais de l'impression. Ainsi *L'Esprit des Lois*, un livre difficile à comprendre en français, ne sera pas difficile une fois traduit en polonais. Bossuet, premier parmi les orateurs de la langue française, sera aussi orateur en polonais.

mais, au milieu de ce plaisant babil, nous penserions peu et mal, comme une horloge ayant un ressort défailant bat non pas douze mais cent fois. La diversité des points de départ produit, dans une assemblée de savants et plus encore dans une réunion de gens ordinaires, une diversité d'opinions. Si, dans les assemblées, chaque citoyen posait ses yeux sur les véritables valeurs et non sur la recherche d'un profit individuel, tout le monde verrait la même chose.

Dans notre monde, toutes les choses sont liées. Tout est relation, car la perfection n'existe pas. Il n'y a ni zéro, ni infini. De ce fait, ce n'est qu'à partir de notre point de vue que nous jugeons les choses comme bonnes ou mauvaises, grandes ou petites. C'est uniquement par une comparaison de pensées que nous pouvons découvrir des choses cachées, avoir un jugement sur la surface de la Terre et mesurer le ciel, nous connaître nous-mêmes, rechercher le bonheur et écrire des lois.

Chaque pensée vient de nos sens. Il existe aussi une relation entre ces sens: certains sont, comparés à d'autres, meilleurs et les autres plus faibles. Deux personnes voient les choses différemment en regardant le même objet et elles jugent différemment cet objet. Newton a vu, dans la chute d'une pomme, la gravité propre à chaque corps qui cause sa chute. Descartes y a vu des tourbillons qui conduisaient le fruit vers la Terre. Mais un seul d'entre deux observait bien et un seul d'entre eux a pu avoir une idée juste car il n'existe qu'une seule vérité. De même, si nous ne faisons aucun effort pour reconnaître les bons observateurs, si nous ne faisons aucun choix parmi les écrivains, nous fréquenterions les mauvais, nous prendrions alors de mauvaises idées, nous deviendrions de mauvais citoyens, de mauvais juges et de faux sages.

Notre jugement est faux s'il se base sur de faux principes^[1]. Nos principes sont erronés s'ils reposent sur des pensées fausses, et nos pensées sont erronées si nous avons mal regardé ou n'avons pas assez regardé. Dans le premier cas, nous sommes trompés par nos passions; dans le second, par l'ignorance. Ce sont les deux causes qui font que la vérité paraît aussi difficilement dans le monde.

Les passions, en dirigeant toute l'attention de l'homme sur ce qui leur convient, gonflent trop leur objet dans chaque image et cachent le reste des choses. Ainsi l'amour attribue la beauté, même aux choses les plus laides; ainsi la peur fait entendre des bruits de chaînes dans la nuit profonde ou fait jaillir des fantômes de leur tombeau, du simple fait de la proximité d'un cimetière.

L'ignorance est la deuxième cause de nos erreurs. Là où nous n'avons pas assez prêté attention, ou lorsque nous n'avons pas fait assez d'expériences exactes, ou encore, lorsque certains raisonnements nous font défaut, c'est là que nous rencontrons des questions compliquées et sans solution. De nos jours, la politique est à peine digne du nom de science car elle ne possède pas encore ses premiers rudiments de connaissance. Elle ne pourra les connaître qu'après la découverte de toutes les vérités par la science morale.

Personne ne nous a encore dit ce qu'était la matière. Jusqu'à présent, nous

¹ *zдания*, les *phrases* dans le texte original.

ne connaissons pas toutes ses propriétés. L'homme raconte toujours des choses insensées sur l'infini, car son regard ne porte que sur des choses finies. Locke ne nous a rien appris sur l'âme. Pendant longtemps encore, nous n'entendrons rien à ce sujet car pendant longtemps encore nous ne connaissons pas la matière.

Ces remarques montrent que trop de fausses idées, ainsi qu'un manque d'idées vraies nous conduisent à l'erreur. Il faut toutefois dissocier: le faux savoir est pire que la plus grande ignorance. Il faut avoir peur de l'homme qui a pris un mauvais départ. L'homme qui ne sait rien fera au moins preuve de patience et de modération. L'ignorance rend simplement un citoyen moins utile, alors que de faux principes sont l'origine de toutes les superstitions, ils excitent les fanatiques et donnent naissance à d'horribles despotes.

Ces remarques nous enseignent qu'aucune connaissance n'est innée; que nos pensées viennent de nos sens et d'une comparaison de nos sentiments. Plus nos sentiments sont sûrs et peu nombreux, plus nous pouvons facilement les comparer et nous voyons alors la vérité plus clairement.

Les corps extérieurs sont la cause de tous les mouvements de nos sens. Moins il sont nombreux et complexes, moins nos sentiments seront confus et plus leur image sera fidèle: une image unique, la chose la plus simple possible, peut être reconnue plus facilement et le plus sûrement. Dans une science, plus le nombre de ses principes est petit, plus grande sera sa perfection. Lorsque nous multiplions les expériences et les pensées pour expliquer un effet, cela témoigne de notre ignorance à son sujet. La force, qui accompagne la matière et qui oblige tous les corps à s'attirer proportionnellement à l'inverse du carré de leur distance, explique tous les effets de la machine du Monde. Une seule propriété, cette seule pesanteur, a porté une science au plus haut degré de perfection. Elle a livré aux hommes plus de faits sur le ciel que toutes les expériences faites depuis plusieurs siècles ne nous en avaient appris sur la Terre. En revanche nous connaissons de nombreuses propriétés du corps qui attire le fer, qui lui communique sa force, qui nous indique le pôle nord, et dont la direction dévie de manière ordonnée suivant sa position sur Terre en faisant un angle plus ou moins grand avec l'Equateur. Nous l'appelons *aimant*. Étonnés par ses effets, nous ne connaissons ni sa nature ni l'origine de ses propriétés. Il est probable que cette vérité restera, comme le système du monde, inconnue pour nous. Ainsi, cette abondance de faits témoigne en réalité de la profonde ignorance de l'homme.

En réfléchissant sur notre savoir, il nous semble que toutes nos connaissances appartiennent à deux types de vérités: la vérité évidente et la vérité probable. De ces deux types de vérités, seul le premier se trouve dans la nature.

L'homme ne connaît les faits qu'en examinant les choses au moyen de ses sens. Ce sont des corps. Chaque corps a diverses propriétés qui entretiennent des relations plus ou moins étroites. L'homme qui saisira la relation la plus universelle, connaîtra une vérité évidente, et le savoir fondé sur cette vérité sera le plus parfait. Pour cette raison, les sciences les plus universelles sont les plus évidentes. Les mathématiques doivent leur évidence à l'universalité et à la simplicité de ses objets. Mais même en mathématiques, il y a diverses formes de certitudes car diverses parties de cette science ne partent pas de prin-

cipes ayant le même degré d'universalité et d'évidence. Leur partie reposant sur des expériences physiques ne découvre que des vérités probables et souvent spéculatives. La seconde partie, qui s'emploie à mesurer la taille des corps, explique seulement leurs propriétés les plus générales. Je veux dire par là que l'algèbre, la géométrie et la mécanique sont marquées du sceau de l'évidence. Parmi ces sciences il existe certaines différences, plus ou moins grandes, par lesquelles les arts sont produits. Plus leur objet est grand, plus il est étudié universellement et séparément des autres objets, plus clairs deviennent les principes, et plus une vérité donnée est évidente. Pour cette raison, la géométrie est plus évidente que la mécanique et toutes deux sont plus évidentes que l'algèbre. Des faits détaillés et énoncés à part les uns des autres, ce que le simple peuple considère comme une connaissance saine, sont souvent plus clairs.

En revanche dès que nous réfléchissons aux plus petits détails des corps, l'obscurité gagne notre esprit. Savoir qu'une ligne, outre une longueur, possède une largeur et une profondeur, complique les questions géométriques. L'imperméabilité d'un corps liée à sa continuité semble constituer un nouveau mystère pour notre savoir. Plus l'homme réfléchit profondément à la matière, plus il parvient à lier ces éléments; plus il analyse, moins il voit et plus la vérité s'éloigne de lui.

Si, après de nombreuses expériences, après avoir réuni de nombreuses remarques, reconnu les différentes propriétés d'un corps, nous ne pouvons pas les comparer et les généraliser, alors nous ne sommes pas capables de trouver une relation claire entre ces propriétés, nous n'aurons donc pas une information certaine et nous ne connaissons que la vérité probable. Ainsi un mauvais citoyen, qui sans se soucier du bien public, cherche uniquement un profit personnel, ne voit pas qu'il se fait du mal à lui-même. Ce mal est évident aux yeux de Montesquieu, car cet auteur a vu clairement que le bien individuel est inséparable du bien public. Le mauvais citoyen a pu être aveuglé (et c'est ce cas qui est le plus fréquent), ou bien être trompé par un excès de réflexions sur le bien public, qu'il ne sait pas comment appliquer. Il ne parvient plus à voir la vérité la plus claire, laquelle est qu'on ne peut en aucun cas nuire à une entité sans nuire à chacune de ses parties.

Nous rencontrons souvent de semblables exemples dans les sciences: lorsque nous connaissons les nombreuses propriétés de certains corps dont chacune nous semble être une vérité séparée, celles-ci nous sont moins bien connues parce que nous ne savons pas les appliquer, les réduire, les généraliser et les reconduire à une cause unique. Ce sont des vérités nombreuses mais stériles, qui témoignent de la faiblesse de notre raison.

Dans de tels cas, il faut avouer que l'abondance de nos connaissances résulte du caractère trop resserré de nos faits. Les corps électriques, dont nous connaissons la plupart des propriétés, sont probablement les corps les moins connus. La force qui attire les objets légers au cours d'un frottement, et cette deuxième force qui dans un corps animal provoque un mouvement si vif, nous semblent constituer deux effets séparés mais si nous en connaissions les causes, nous saurions qu'il s'agit en fait du même effet.

Il semble bien dès lors que plus nous savons, moins nous connaissons.

Plus notre science est enflée, moins nous connaissons au fond les relations qu'entretiennent les choses, plus nous nous éloignons de la vérité. Il n'existe pas de chose sur laquelle nous disposions de plus de faits que sur l'homme. Il n'existe pourtant pas non plus de chose que nous connaissions moins bien qu'un homme.

Plus nous réduisons donc les faits dont nous disposons, mieux nous apercevons leur relation. Plus les principes certains de la science seront rapportés à un faible nombre, plus clairement elle nous montrera la vérité. Ainsi l'Etat qui a le moins de lois a le meilleur gouvernement.

Nous ne disposons pas d'un ouvrage parfait sur la science morale et pourtant c'est dans ce domaine que nous avons le plus grand nombre de faits, puisque dès l'origine l'homme ne désirait qu'être heureux. Pour cette raison, durant tous les siècles, l'homme a considérablement réfléchi sur lui-même et il a sans cesse cherché des lois menant vers le bonheur. Mais, je dirais que l'homme, perdu dans une immense masse de faits, ne sachant pas les comparer, arriva à de fausses conclusions. Son esprit chétif, ne pouvant ni les saisir, ni les généraliser, multiplia les principes inutiles et ainsi il s'éloigna encore plus de la vérité.

Si un jour la nature produit un esprit heureux qui pourra rassembler tous les faits, qui généralisera le plus largement un petit nombre de pensées et fondera toute la science morale sur une ou deux vérités seulement, c'est seulement un tel esprit qui pourra dire à l'homme ce qu'il doit faire pour être heureux.

A l'inverse, là où nous avons réussi à réunir le plus de faits, là règne aussi la confusion la plus grande. L'universalisation la plus générale de nos pensées est la seule voie qui puisse nous permettre de trouver la vérité. Là, notre esprit devrait réunir plus étroitement nos pensées, les généraliser et les réduire à quelques vérités évidentes. Ainsi, un prisme différencie et sépare des rayons du Soleil en sept couleurs primaires. Ainsi, l'homme qui saurait embrasser le monde entier avec un œil, verrait en lui un seul effet.

C'est ce moyen de s'éclairer soi-même et de chercher la vérité qui m'a convaincu de traduire dans notre langue les *Époques de la Nature*. Nous allons observer un grand esprit dans ce livre. Un esprit, qui en embrassant toute la nature, réduit tous ses effets à cinq ouvrages^[1]. Il les a déduits d'une seule cause.

Il est vrai qu'une cause n'est qu'une spéculation. Mais quand l'expérience fait défaut, une spéculation probable est utile. Enfin, chacun peut juger comme bon lui semble, mais admirons le génie d'un grand esprit et enrichissons-nous à partir de ses œuvres. Même ses erreurs excitent notre curiosité et nous conduisent vers la vérité.

Le mot «NATURE», vénéré dans notre siècle, a induit de nombreuses personnes en erreur. Répété à plusieurs reprises, ce mot, à juste titre, effraie certaines personnes. C'est pourquoi je dois expliquer le sens dans lequel je l'utilise dans ce livre, afin de libérer certains de mes lecteurs d'un *sentiment de blasphème* et les autres d'un sentiment d'effroi.

¹ Staszic utilise le mot *dziela* (ouvrage), mais les *Epoques* s'ouvrent par le rappel de cinq faits essentiels qui nous rapprochent de *l'origine de la nature*.

La Nature^[1]

«La Nature est le système des lois établies par le Créateur, pour l'existence des choses et pour la succession des êtres. La Nature n'est point une chose, car cette chose serait tout; la Nature n'est point un être, car cet être serait Dieu; mais on peut la considérer comme une puissance vive, immense, qui embrasse tout, qui anime tout, et qui subordonnée à celle du premier Etre, n'a commencé d'agir que par son ordre, et n'agit encore que par son concours ou son consentement. Cette puissance est de la Puissance divine, la partie qui se manifeste; c'est en même temps la cause et l'effet, le mode et la substance, le dessein et l'ouvrage: bien différente de l'art humain dont les productions ne sont que des ouvrages morts, la Nature est elle-même un ouvrage perpétuellement vivant, un ouvrier sans cesse actif, qui sait tout employer, qui travaillant d'après soi-même, toujours sur le même fonds, bien loin de l'épuiser le rend inépuisable: le temps, l'espace et la matière sont ses moyens, l'Univers son objet, le mouvement et la vie son but.

Les effets de cette puissance sont les phénomènes du monde; les ressorts qu'elle emploie sont des forces vives, que l'espace et le temps ne peuvent que mesurer et limiter sans jamais les détruire; des forces qui se balancent, qui se confondent, qui s'opposent sans pouvoir s'anéantir: les unes pénètrent et transportent les corps, les autres les échauffent et les animent; l'attraction et l'impulsion sont les deux principaux instruments de l'action de cette puissance sur les corps bruts; la chaleur et les molécules organiques vivantes sont les principes actifs qu'elle met en œuvre pour la formation et le développement des êtres organisés.

Avec de tels moyens que ne peut la Nature? Elle pourrait tout si elle pouvait anéantir et créer; mais Dieu s'est réservé ces deux extrêmes de pouvoir: anéantir et créer sont les attributs de la toute-puissance; altérer, changer, détruire; développer, renouveler, produire, sont les seuls droits qu'il a voulu céder. Ministre de ses ordres irrévocables, dépositaire de ses immuables décrets, la Nature ne s'écarte jamais des lois qui lui ont été prescrites; elle n'altère rien aux plans qui lui ont été tracés, et dans tous ses ouvrages elle présente le sceau de l'Éternel: cette empreinte divine, prototype inaltérable des existences, est le modèle sur lequel elle opère, modèle dont tous les traits sont exprimés en caractères ineffaçables, et prononcés pour jamais; modèle toujours neuf, que le nombre des moules ou des copies, quelque infini qu'il soit, ne fait que renouveler. Tout a donc été créé et rien encore ne s'est anéanti; la Nature balance entre ces deux limites sans jamais approcher ni de l'une ni de l'autre: tâchons de la saisir dans quelques points de cet espace immense

¹ Une partie de l'introduction des *Epoques* n'est pas un texte original mais une reprise de la *Première Vue* de Buffon, publiée en tête du tome XII de l'*Histoire naturelle* en 1764. En réalité, Staszic, sans mentionner qu'il s'agit d'une traduction, ne fait que longuement traduire Buffon. En préparant la traduction française de l'introduction, les traducteurs ont remarqué qu'il s'agissait d'une simple reprise de Buffon en polonais avec quelques légères modifications. Il n'y a rien de choquant; Staszic n'a jamais prétendu à l'originalité de ces propos et par ailleurs les normes de citations étaient à l'époque beaucoup moins strictes qu'aujourd'hui. L'introduction a pour but d'expliquer le choix du traducteur et de convaincre les futurs lecteurs de lire cet ouvrage; il est donc intéressant de voir quel texte de Buffon fut choisi par Staszic et traduit sous forme de partie de l'introduction. Les traducteurs ont choisi de présenter le texte sous la version originale de Buffon, en signalant néanmoins les modifications faites par Staszic lors de la traduction.

qu'elle remplit et parcourt depuis l'origine des siècles.

Quels objets! Un volume immense^[1] de matière qui n'eût formé qu'une inutile, une épouvantable masse, s'il n'eût été divisé en parties séparées par des espaces mille fois plus immenses; mais des milliers de globes lumineux, placés à des distances inconcevables, sont les bases qui servent de fondement à l'édifice du monde; des millions de globes opaques, circulant autour des premiers, en composent l'ordre et l'architecture mouvante: deux forces primitives agitent ces grandes masses, les roulent, les transportent et les animent; chacune agit à tout instant, et toutes deux combinant leurs efforts, tracent les zones des sphères célestes, établissent dans le milieu du vide, des lieux fixes et des routes déterminées; et c'est du sein même du mouvement que naît l'équilibre des mondes et le repos de l'Univers.

La première de ces forces est également répartie; la seconde a été distribuée en mesure inégale: chaque atome de matière a une même quantité de force d'attraction, chaque globe a une quantité différente de force d'impulsion; aussi est-il des astres fixes et des astres errants, des globes qui ne semblent être faits que pour attirer, et d'autres pour pousser ou pour être poussés, des sphères qui ont reçu une impulsion commune dans le même sens, et d'autres une impulsion particulière, des astres solitaires et d'autres accompagnés de satellites, des corps de lumière et des masses de ténèbres, des planètes dont les différentes parties ne jouissent que successivement d'une lumière empruntée, des comètes qui se perdent dans l'obscurité des profondeurs de l'espace, et reviennent après des siècles se parer de nouveaux feux; des soleils qui paraissent, disparaissent et semblent alternativement se rallumer et s'éteindre, d'autres qui se montrent une fois et s'évanouissent ensuite pour jamais. Le Ciel est le pays des grands événements; mais à peine l'œil humain peut-il les saisir: un soleil qui périt et qui cause la catastrophe d'un monde, ou d'un système de mondes, ne fait d'autre effet à nos yeux que celui d'un feu follet qui brille et qui s'éteint: l'homme borné à l'atome terrestre sur lequel il végète, voit cet atome comme un monde et ne voit les mondes que comme des atomes. Car cette terre qu'il habite, à peine reconnaissable parmi les autres globes, et tout-à-fait invisible pour les sphères éloignées, est un million de fois plus petite que le soleil qui l'éclaire, et mille fois plus petite que d'autres planètes qui comme elle sont subordonnées à la puissance de cet astre, et forcées à circuler autour de lui. [Herschel^[2]] Saturne, Jupiter, Mars, la Terre, Vénus, Mercure et le Soleil occupent la petite partie des cieux que nous appelons notre Univers. Toutes ces planètes avec leurs satellites, entraînées par un mouvement rapide dans le même sens et presque dans le même plan, composent une roue d'un vaste diamètre dont l'essieu porte toute la charge, et qui tournant lui-même avec rapidité a dû s'échauffer, s'embraser et répandre la chaleur et la lumière jusqu'aux extrémités de la circonférence: tant que ces mouvements dureront (et ils seront éternels, à moins que la main du premier Moteur ne s'oppose et n'emploie autant de force pour les détruire qu'il en a

¹ Staszic traduit *immense* comme *infinie*.

² Sur la liste des planètes citées par Buffon, Staszic a ajouté Herschel, l'ancien nom d'Uranus – cette planète fut découverte en 1781 et ne pouvait pas bien évidemment être mentionnée en 1764 dans le texte original.

fallu pour les créer), le Soleil brillera et remplira de sa splendeur toutes les sphères du monde; et comme dans un système où tout s'attire, rien ne peut ni se perdre, ni s'éloigner sans retour, la quantité de matière restant toujours la même, cette source féconde de lumière et de vie ne s'épuisera, ne tarira jamais; car les autres soleils qui lancent aussi continuellement leurs feux rendent à notre Soleil tout autant de lumière qu'ils en reçoivent de lui. Les comètes en beaucoup plus grand nombre que les planètes, et dépendantes comme elles de la puissance du Soleil, pressent aussi sur ce foyer commun, en augmentent la charge et contribuent de tout leur poids à son embrasement: elles font partie de notre Univers, puisqu'elles sont sujettes, comme les planètes, à l'attraction du Soleil; mais elles n'ont rien de commun entre elles ni avec les planètes, dans leur mouvement d'impulsion; elles circulent chacune dans un plan différent et décrivent des orbites plus ou moins alongées dans des périodes différentes de temps, dont les unes sont de plusieurs années, et les autres de quelques siècles: le Soleil tournant sur lui-même, mais au reste immobile au milieu de tout, sert en même temps de flambeau, de foyer, de pivot à toutes ces parties de la machine du monde. C'est par sa grandeur même qu'il demeure immobile et qu'il régit les autres globes; comme la force a été donnée proportionnellement à la masse, qu'il est incomparablement plus grand qu'aucune des comètes, et qu'il contient mille fois plus de matière que la plus grosse planète, elles ne peuvent ni le déranger, ni se soustraire à sa puissance, qui s'étendant à des distances immenses les contient toutes, et lui ramène au bout d'un temps celles qui s'éloignent le plus; quelques-unes même à leur retour s'en approchent de si près, qu'après avoir été refroidies pendant des siècles, elles éprouvent une chaleur inconcevable; elles sont sujettes à des vicissitudes étranges par ces alternatives de chaleur et de froid extrêmes, aussi-bien que par les inégalités de leur mouvement, qui tantôt est prodigieusement accéléré et ensuite infiniment retardé: ce sont, pour ainsi dire, des mondes en désordre, en comparaison des planètes, dont les orbites étant plus régulières, les mouvements plus égaux, la température toujours la même, semblent être des lieux de repos, où tout étant constant, la Nature peut établir un plan, agir uniformément, se développer successivement dans toute son étendue. Parmi ces globes choisis entre les astres errans, celui que nous habitons paroît encore être privilégié; moins froid, moins éloigné que Saturne, Jupiter, Mars, il est aussi moins brûlant que Vénus et Mercure qui paraissent trop voisins de l'astre de lumière. Aussi, avec quelle magnificence la Nature ne brille-t-elle pas sur la terre? une lumière pure s'étendant de l'orient au couchant, dore successivement les hémisphères de ce globe; un élément transparent et léger l'environne; une chaleur douce et féconde anime, fait éclore tous les germes de vie; des eaux vives et salutaires servent à leur entretien, à leur accroissement; des éminences distribuées dans le milieu des terres arrêtent les vapeurs de l'air, rendent ces sources intarissables et toujours nouvelles; des cavités immenses faites pour les recevoir, partagent les continents: l'étendue de la mer est aussi grande que celle de la terre; ce n'est point un élément froid et stérile, c'est un nouvel empire aussi riche, aussi peuplé que le premier. Le doigt de Dieu a marqué leurs confins; si la mer anticipe sur les plages de l'occident, elle laisse à découvert celles de l'orient: cette masse immense d'eau, inactive par elle-

même, suit les impressions des mouvements célestes, elle balance par des oscillations régulières de flux et de reflux, elle s'élève et s'abaisse avec l'astre de la nuit, elle s'élève encore plus lorsqu'il concourt avec l'astre du jour, et que tous deux réunissant leurs forces dans le temps des équinoxes, causent les grandes marées: notre correspondance avec le Ciel n'est nulle part mieux marquée. De ces mouvements constants et généraux résultent des mouvements variables et particuliers, des transports de terre, des dépôts qui forment au fond des eaux, des éminences semblables à celles que nous voyons sur la surface de la terre; des courants qui, suivant la direction de ces chaînes de montagnes, leur donnent une figure dont tous les angles se correspondent, et coulant au milieu des ondes comme les eaux coulent sur la terre, sont en effet les fleuves de la mer. L'air encore plus léger, plus fluide que l'eau, obéit aussi à un plus grand nombre de puissances; l'action éloignée du Soleil et de la Lune, l'action immédiate de la mer, celle de la chaleur qui le raréfie, celle du froid qui le condense y causent des agitations continuelles; les vents sont ses courants, ils poussent, ils rassemblent les nuages, ils produisent les météores et transportent au-dessus de la surface aride des continents terrestres les vapeurs humides des plages maritimes; ils déterminent les orages, répandent et distribuent les pluies fécondes et les rosées bienfaisantes; ils troublent les mouvements de la mer, ils agitent la surface mobile des eaux, arrêtent ou précipitent les courants, les font rebrousser, soulèvent les flots, excitent les tempêtes, la mer irritée s'élève vers le ciel, et vient en mugissant se briser contre des digues inébranlables qu'avec tous ses efforts elle ne peut ni détruire ni surmonter. La terre élevée au-dessus du niveau de la mer, est à l'abri de ses irruptions; sa surface émaillée de fleurs, parée d'une verdure toujours renouvelée, peuplée de mille et mille espèces d'animaux différens, est un lieu de repos, un séjour de délices, où l'homme placé pour seconder la Nature, préside à tous les êtres; seul entre tous, capable de connaître et digne d'admirer, Dieu l'a fait spectateur de l'Univers et témoin de ses merveilles; l'étincelle divine dont il est animé le rend participant aux mystères divins; c'est par cette lumière qu'il pense et réfléchit, c'est par elle qu'il voit et lit dans le livre du monde, comme dans un exemplaire de la Divinité.

La Nature est le trône extérieur de la magnificence Divine; l'homme qui la contemple, qui l'étudie, s'élève par degrés au trône intérieur de la toute-puissance; fait pour adorer le Créateur, il commande à toutes les créatures; vassal du Ciel, roi de la Terre, il l'ennoblit, la peuple et l'enrichit; il établit entre les êtres vivants l'ordre, la subordination, l'harmonie; il embellit la Nature même, il la cultive, l'étend et la polit; en élague le chardon et la ronce^[1], y multiplie le raisin et la rose. Voyez ces plages désertes, ces tristes contrées où l'homme n'a jamais résidé; couvertes ou plutôt hérissées de bois épais et noirs dans toutes les parties élevées, des arbres sans écorce et sans cime, courbés, rompus, tombans de vétusté, d'autres en plus grand nombre, gisant au pied des premiers, pour pourrir sur des monceaux déjà pourris, étouffent, ensevelissent les germes prêts à éclore. La Nature qui partout ailleurs brille par sa

¹ Staszic traduit la *ronce* comme l'*aubépine*.

jeunesse, paraît ici dans la décrépitude; la terre surchargée par le poids, surmontée par les débris de ses productions, n'offre au lieu d'une verdure florissante, qu'un espace encombré, traversé de vieux arbres chargés de plantes parasites, de lichens, d'agarics^[1], fruits impurs de la corruption: dans toutes les parties basses, des eaux mortes et croupissantes faute d'être conduites et dirigées; des terrains fangeux^[2], qui n'étant ni solides ni liquides, sont inabordable, et demeurent également inutiles aux habitants de la terre et des eaux; des marécages qui couverts de plantes aquatiques et fétides, ne nourrissent que des insectes vénéneux et servent de repaire aux animaux immondes^[3]. Entre ces marais infectes qui occupent les lieux bas, et les forêts décrépites qui couvrent les terres élevées, s'étendent des espèces de landes, des savanes qui n'ont rien de commun avec nos prairies; les mauvaises herbes y surmontent, y étouffent les bonnes; ce n'est point ce gazon fin qui semble faire le duvet de la terre, ce n'est point cette pelouse émaillée qui annonce sa brillante fécondité; ce sont des végétaux agrestes, des herbes dures, épineuses, entrelacées les unes dans les autres, qui semblent moins tenir à la terre qu'elles ne tiennent entre elles, et qui se desséchant et repoussant successivement les unes sur les autres, forment une bourre grossière épaisse de plusieurs pieds. Nulle route, nulle communication, nul vestige d'intelligence dans ces lieux sauvages; l'homme obligé de suivre les sentiers de la bête farouche, s'il veut les parcourir; contraint de veiller sans cesse pour éviter d'en devenir la proie; effrayé de leurs rugissements, saisi du silence même de ces profondes solitudes, il rebrousse chemin et dit: la Nature brute est hideuse et mourante; c'est Moi, Moi seul qui peux la rendre agréable et vivante: desséchons ces marais, animons ces eaux mortes en les faisant couler, formons-en des ruisseaux, des canaux; employons cet élément actif et dévorant qu'on nous avait caché et que nous ne devons qu'à nous-mêmes; mettons le feu à cette bourre superflue, à ces vieilles forêts déjà à demi consommées; achevons de détruire avec le fer ce que le feu n'aura pu consumer: bientôt au lieu du jonc, du nénuphar, dont le crapaud composait son venin, nous verrons paraître la renoncule, le trèfle, les herbes douces et salutaires; des troupeaux d'animaux bondissants fouleront cette terre jadis impraticable; ils y trouveront une subsistance abondante, une pâture toujours renaissante; ils se multiplieront pour se multiplier encore: servons-nous de ces nouveaux aides pour achever notre ouvrage; que le bœuf soumis au joug, emploie ses forces et le poids de sa masse à sillonner la terre, qu'elle rajeunisse par la culture; une Nature nouvelle va sortir de nos mains. Qu'elle est belle, cette Nature cultivée! que par les soins de l'homme elle est brillante et pompeusement parée! Il en fait lui-même le principal ornement, il en est la production la plus noble; en se multipliant il en multiplie le germe le plus précieux, elle-même aussi semble se multiplier avec lui; il met au jour par son art tout ce qu'elle recélait dans son sein; que de trésors ignorés, que de

¹ Traduit comme *les plantes parasites: les mousses, les vesces des bois, les lentilles, les fruits affreux de cette corruption.*

² Staszic utilise le mot *oparzeliska*, c'est-à-dire la partie d'une haute tourbière qui ne gèle pas en hiver.

³ Traduit comme *Ces lieux, où seuls vivent les dangereux reptiles, offrent le gîte à d'immondes vers.*

richesses nouvelles! Les fleurs, les fruits, les grains perfectionnés, multipliés à l'infini; les espèces utiles d'animaux transportées, propagées, augmentées sans nombre; les espèces nuisibles réduites, confinées, reléguées: l'or, et le fer plus nécessaire que l'or, tirés des entrailles de la terre: les torrents contenus, les fleuves dirigés, resserrés; la mer même soumise, reconnue, traversée d'un hémisphère à l'autre; la terre accessible partout, partout rendue aussi vivante que féconde; dans les vallées de riantes prairies, dans les plaines de riches pâturages ou des moissons encore plus riches; les collines chargées de vignes et de fruits, leurs sommets couronnés d'arbres utiles et de jeunes forêts; les déserts devenus des cités habitées par un peuple immense, qui circulant sans cesse, se répand de ces centres jusqu'aux extrémités; des routes ouvertes et fréquentées, des communications établies partout comme autant de témoins de la force et de l'union de la société: mille autres monuments de puissance et de gloire démontrent assez que l'homme, maître du domaine de la terre, en a changé, renouvelé la surface entière, et que de tout temps il partage l'empire avec la Nature. Cependant il ne règne que par droit de conquête; il jouit plutôt qu'il ne possède, il ne conserve que par des soins toujours renouvelés; s'ils cessent, tout languit, tout s'altère, tout change, tout rentre sous la main de Nature: elle reprend ses droits, efface les ouvrages de l'homme, couvre de poussière et de mousse ses plus fastueux monuments, les détruit avec le temps, et ne lui laisse que le regret d'avoir perdu par sa faute ce que ses ancêtres avaient conquis par leurs travaux. Ces temps où l'homme perd son domaine, ces siècles de barbarie pendant lesquels tout périt, sont toujours préparés par la guerre, et arrivent avec la disette et la dépopulation. L'homme qui ne peut que par le nombre, qui n'est fort que par la réunion, qui n'est heureux que par la paix, a la fureur de s'armer pour son malheur et de combattre pour sa ruine: excité par l'insatiable avidité, avenglé par l'ambition encore plus insatiable, il renonce aux sentiments d'humanité, tourne toutes ses forces contre lui-même, cherche à s'entre-détruire, se détruit en effet; et après ces jours de sang et de carnage, lorsque la fumée de la gloire s'est dissipée, il voit d'un œil triste la terre dévastée, les arts ensevelis, les nations dispersées, les peuples affaiblis, son propre bonheur ruiné et sa puissance réelle anéantie.

GRAND DIEU! dont la seule présence soutient la Nature et maintient l'harmonie des lois de l'Univers; VOUS qui du trône immobile de l'Empirée, voyez rouler sous vos pieds toutes les sphères célestes sans choc et sans confusion; QUI du sein du repos, reproduisez à chaque instant leurs mouvements immenses, et seul régissez dans une paix profonde ce nombre infini de cieux et de mondes; rendez, rendez enfin le calme à la Terre agitée! Qu'elle soit dans le silence! qu'à votre voix la discorde et la guerre cessent de faire retentir leurs clameurs orgueilleuses! DIEU DE BONTE, Auteur de tous les êtres, vos regards paternels embrassent tous les objets de la création; mais l'homme est votre être de choix; vous avez éclairé son ame d'un rayon de votre lumière immortelle; comblez vos bienfaits en pénétrant son cœur d'un trait de votre amour: ce sentiment divin se répandant partout, réunira les natures ennemies; l'homme ne craindra plus l'aspect de l'homme, le fer homicide n'armera plus sa main; le feu dévorant de la guerre ne fera plus tarir la source des générations; l'espèce humaine maintenant affaiblie, mutilée,

moissonnée dans sa fleur, germera de nouveau et se multipliera sans nombre; la Nature accablée sous le poids des fléaux, stérile, abandonnée, reprendra bientôt avec une nouvelle vie son ancienne fécondité; et nous, DIEU BIEN-FAITEUR, nous la seconderons, nous la cultiverons, nous l'observerons sans cesse pour vous offrir à chaque instant un nouveau tribut de reconnaissance et d'admiration.»

traduit par Th. Hoquet, P. Daszkiewicz, R. Tarkowski